

Hommage



Henri de Turenne aurait eu 95 ans le 19 novembre prochain. Voici ses articles sur la guerre de Corée (*Le Figaro*, 1950) pour lesquels il a obtenu le Prix Albert Londres en 1951, et le portrait rédigé par Anne Chaon, publié dans *Astérisque* en décembre 2014.

Henri de Turenne

jeudi 17 novembre 2016 à la Scam

Retour de Corée

PAR HENRI DE TURENNE

La guerre de Corée opposa les deux Corées de 1950 à 1953, provoquée par l'invasion des troupes nord-coréennes en Corée du Sud. Le Conseil de sécurité de l'ONU demanda l'assistance des Nations Unies en faveur de la Corée du Sud : les forces américaines, commandées par le général MacArthur, intervinrent et remontèrent jusqu'à la frontière mandchoue. Mais ce fut au tour de la Chine populaire d'intervenir en faveur de la Corée du Nord, obligeant les forces internationales à se replier au sud du 38^e parallèle. Le front se stabilisa autour du 38^e parallèle, tandis que des négociations de paix se poursuivaient pendant deux ans, jusqu'à l'armistice du 27 juillet 1953. La guerre de Corée fut très meurtrière et fit craindre, un moment, le déclenchement d'une Troisième Guerre mondiale. Henri de Turenne, correspondant de guerre, suit de très près les opérations menées en 1950-1951 par les troupes américaines de la force internationale.

PUSAN, LE 15 AOÛT 1950

Sales, pouilleux, vêtus d'un manteau de poussière, une cinquantaine d'individus hirsutes et barbus hantent les routes de Corée, l'appareil photo en bandoulière et le calepin à la main. Habillés d'une salopette verte de l'armée américaine, ils attendent pendant des heures assis sur le bord du chemin et entourés de la marmaille nue du village voisin, qu'un camion ou une jeep veuille bien les emporter vers le front ou vers le téléphone le plus proche. Ils couchent au hasard des PC de régiment,

sur le plancher grouillant de puces d'une école de village, font la queue, la gamelle à la main, autour des roulanges et se font secouer pendant des kilomètres sur des caisses de munitions ou sur des piles de fusils. Meurtris, rompus, il leur faut au retour écrire en hâte un article lisible puis attendre jusqu'à trois heures du matin souvent, leur tour au téléphone. Après s'être jetés sur un lit de camp qui disparaît dans un nuage de poudre DDT, ils repartent le lendemain matin tenter l'aventure sur le bord de la route...

Le 2 juillet, à New Delhi où nous faisons escale, un gentleman dont aucun camouflage n'eût pu dissimuler la citoyenneté britannique, prit place à bord de l'avion de la Panamerican qui nous emportait vers Tokyo. Il avait à la main une de ces minuscules machines à écrire suisses qui sont devenues la marque distinctive des correspondants de guerre. À Bangkok, à Hong-Kong, tout le long du chemin, de nouveaux journalistes se joignirent à nous dans cette migration vers la Corée où la guerre venait d'éclater. Dans tous les coins du monde, ils avaient reçu de leur directeur le même câble laconique rédigé dans le jargon télégraphique du jour-

nalisme : « Avionnez urgemment Corée ».

Nous partîmes sept mais, par un prompt renfort, nous étions deux cent soixante et onze en arrivant au port, cent cinquante-six correspondants américains, vingt-huit Anglais, quinze Australiens, treize Français, cinq Canadiens et les représentants des journaux de quatorze autres pays. Au camp de presse de Tokyo, aménagé pour les soixante-dix-sept journalistes normalement accrédités au Japon, les dortoirs avaient été installés dans la salle à manger, dans la bibliothèque et même dans les couloirs. Certains commençaient déjà à se plaindre du

manque de confort. C'était généralement ceux qui n'allaient pas plus loin car, sur les deux cent soixante et onze envoyés spéciaux qui se trouvaient au Japon, une soixantaine seulement devait se rendre en Corée. Les autres affirmaient qu'un certain recul était indispensable pour avoir une juste appréciation d'ensemble de la situation.

À Tokyo, les ambassadeurs et le gratin de l'occupation donnaient leur sang pour les combattants. Autour de whiskies glacés les commentaires stratégiques allaient bon train.

Le courrier du quartier général, bloqué depuis deux jours par les typhons, décollait à quatre heures du matin de la base de Haneda, emportant trois cents «kilos» de sang et une douzaine de correspondants. L'avion se cabrait sous les coups de vent, tombait dans les trous d'air et virevoltait dans les tourbillons. À l'approche de la côte coréenne, il faisait grand jour et le pilote descendit au ras des flots pour éviter une attaque improbable mais toujours possible des «yaks». Très encourageant, il nous avait déclaré au départ, en nous expliquant le maniement du parachute : «Si nous rencontrons un «yak», ce pauvre coucou sera transformé en poulet froid en moins de trente secondes...».

Se faufilant entre les montagnes, le long de petites vallées, l'avion qui volait à moins de cent mètres au-dessus de la route, continuait d'être ballotté par les courants d'air, rasait la paroi d'une colline, sautait par-dessus le sommet d'une autre pour replonger au ras des rizières vertes sur lesquelles se détachaient les paysans coréens comme des champignons blancs. Dans ses grands bidons, le sang faisait un bruit sinistre. L'atmosphère était lugubre.

Finalement, l'avion se posait à Taejon dans un nuage de poussière et s'arrêtait de justesse au bout de la piste où une équipe de Coréens, la pelle à la main, se tenaient prêts à boucher les trous creusés par les roues de notre appareil.

À Taejon, commençaient notre vie de bohème et notre lutte contre les puces. Nous couchions à trente à même le sol dans une baraque en bois où les photographes, gens pratiques, avaient tout de suite pris en main les affaires ménagères. Deux jeunes Coréens lavaient nos chaussettes qui pendaient en guirlandes joyeuses aux fenêtres. Un casque martial coiffait la cheminée par laquelle s'étaient déversés des torrents d'eau dès les premières pluies. Malgré le tapis de poudre DDT dont nous avions recouvert le plancher les puces arrachaient des grognements aux dormeurs. Elles nous dévoraient à tel point que John Rich de Ins, qui avait la peau sensible, eut un commencement d'empoisonnement du sang et qu'il dut se faire faire des piqûres de pénicilline... De temps en temps, nous nous lavions et nous nous rasions, en compagnie du général Dean, dans les lavabos du quartier général américain.

Notre vie commençait à s'organiser quand, chassés

par l'avance nord-coréenne, nous dûmes déménager pour nous installer dans une école de Taegu, à cent kilomètres plus au sud. Un tuyau d'arrosage et une boîte de conserve percée constituèrent une magnifique douche dans la cour. Nous eûmes une popote séparée et deux cuisiniers de l'armée furent spécialement chargés d'exercer leur ingéniosité pour rendre appétissant le contenu de nos boîtes de conserve. Au bout de quelques jours, le capitaine chargé de la presse arrivait avec des lits de camp. C'était la vie de château...

Nous eûmes le temps de nous compter et presque de constituer une association des anciens élèves de Janson de Sailly dans ce coin perdu du monde. Outre Doublet de l'AFP, Sallebert de la Radio et moi-même, nous avions en effet découvert deux confrères américains, Peter Kalisher de United Press et Ray Falk de l'American Broadcasting Corporation, qui avaient usé leurs culottes sur les mêmes bancs de la rue de la Pompe que nous.

Nous songions même à admettre Marguerite Higgins, correspondante du New York Herald Tribune, comme membre d'honneur car sa mère était française et qu'elle avait fait une partie de ses études en France. Hélas! la présence d'une jeune et jolie femme parmi tous ces hommes frustes et mal rasés devait provoquer de petits drames. Bien qu'elle fit preuve d'un cran que tout le monde se plaisait à reconnaître, Marguerite Higgins, pour des raisons qu'il serait impossible de définir sans manquer aux règles de la galanterie, semait la tempête et la jalousie sur son passage. Elle se promenait toujours en jeep alors que nous devions faire de l'auto-stop. Quand des correspondants bivouaquaient avec une unité américaine, sans pain ni eau depuis vingt-quatre heures, une nuée d'officiers d'état-major empressés entouraient Mlle Higgins qui était immédiatement invitée à la table du général. En France, ces injustices eussent probablement été jugées avec une indulgence proportionnelle aux charmes de la jeune fille, mais les journalistes américains qui prennent leur travail très au sérieux estimaient que la lutte était injuste et inégale. Il y eut donc une affaire Higgins. Le général Walker déclarant que «ce n'était pas la place d'une femme» l'expédia par le premier avion pour Tokyo. Mais la direction du journal protesta auprès du général MacArthur qui assura publiquement Miss Higgins de son estime et l'autorisa à rejoindre son poste en Corée. La photo de Miss Higgins parut dans Newsweek et l'incident fut clos.

Il y en eut d'autres toutefois, provoqués par les délicates questions de sécurité militaire. Refusant d'imposer une censure que réclamaient — oh! ironie — les journalistes, le général MacArthur s'en remit à eux pour faire un choix entre les informations qui pouvaient être publiées et celles qui constituaient des secrets militaires. Le choix était difficile et provoqua des malentendus. Deux correspondants américains faillirent être bannis de Corée et, tandis que les services d'information amé-



ricains chicanaien sur les détails d'une dépêche, ils affichaient sur leur tableau, voir un avis déclarant : « Les correspondants qui veulent prendre des photos ou voir quelque chose qui en vaut la peine doivent se rendre sur le front ce soir entre dix-huit heures et dix-huit heures trente. Une importante attaque aérienne est prévue » (sic). Mais cette tempête aussi finit par se calmer et les journalistes publiaient impunément des informations dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles constituaient des « imprudences ».

Au milieu de la troupe turbulente des Américains et des « Frenchies », les Anglais formaient un groupe compact, plein de calme et de dignité. Toujours imperturbables, ils faisaient de l'humour à froid, assis autour d'une bouteille de whisky miraculeusement renouvelée. Ian Morrisson, le correspondant du Times, relisait Shakespeare à ses moments perdus. Sans aucune pointe de snobisme, cet érudit qui connaît le chinois et le japonais, déclarait à ses amis : « C'est un merveilleux délassement et une excellente occasion de revoir ses classiques. Pendant la campagne de Nouvelle-Guinée, j'ai absorbé tout Chaucer et pendant la guerre de Birmanie, j'ai lu tous les romanciers du XVIII^e siècle. »

L'arrivée du fils de Churchill, Randolph, correspondant du Daily Telegraph de Londres, fut des plus remarquées. Nous étions tous en caleçon quand il apparut dans un splendide uniforme de gabardine beige claire des hussards de la reine, avec toutes ses décorations. Les boys, ahuris, nous demandèrent qui était ce « Maréchal ». Deux heures après, il se promenait en pantalon de pyjama, seule pièce vraiment négligée qu'il ait pu trouver dans sa garde-robe.

Les soldats et les officiers n'aiment pas beaucoup les correspondants de guerre. Comme tous les hommes d'action, ils sont agacés par ces témoins indiscrets qui, comme ils disent, « ont beau jeu de tout critiquer quand ça va mal et qui emploient de grands mots comme « héroïsme » quand on fait simplement son boulot et qu'on a la veine de s'en tirer ».

Pourtant les journalistes de Corée ont payé cher leur titre de correspondants de guerre. En trois mois, la campagne de Corée a fait douze victimes alors que quarante correspondants seulement furent tués pendant toute la Seconde Guerre mondiale.

Partis à la recherche d'un front qui n'existait pas, Ernie Peeler du journal de l'armée américaine Stars and Stripes et Ray Richards de Ins ont été retrouvés dans le fossé de la route. L'un avait un trou du côté du cœur et avait déployé, trop tard, un pansement sur ses genoux, l'autre gisait, la figure dans la boue, une tache rouge dans ses cheveux gris.

John Fielder, correspondant du Times que nous envions tous car il était resté seul dans Taejon (encerclé par les Nord-Coréens), fut tué par une rafale de mitrailleuse alors qu'il sortait de la ville avec la dernière colonne américaine.

Quelques jours plus tard, quatre correspondants qui se rendaient en Corée périrent au cours d'un accident d'avion incompréhensible. Parmi eux se trouvait Maximilien Philonenko, de l'Agence France-Presse.

William Moore de Associated Press, lui aussi était parti sur la route. Après deux jours, trois jours, huit jours, sans nouvelles de lui, nous dûmes nous résigner à annoncer sa disparition.

Puis ce furent Ian Morrisson, le meilleur d'entre nous probablement et Christopher Buckley, correspondants l'un du Times et l'autre du Telegraph, qui sautèrent sur une mine avec un colonel indien de la mission de l'ONU. Une mine américaine...

Enfin trois correspondants de Ins disparurent au cours d'un nouvel accident d'avion. Leur quadrimoteur explosa en l'air. (Les correspondants ont tous fait quelque cent heures de vol par mois à bord d'avions qui transportaient des munitions, des bombes, ou de l'essence vers le front ou qui en revenaient avec des blessés.) À bord de cet avion se trouvait Rozie, je ne me souviens même plus de son vrai nom. Il était moitié juif, moitié nègre, photographe, pianiste, guitariste, chanteur. Dans chaque village de Corée, il libérait l'harmonium de la mission protestante locale et jouait des blues pendant toute la nuit, à la lueur d'une lampe de poche.

Et Chanteloup de l'agence France-Presse, le premier sur le théâtre des opérations, qui ne put quitter Séoul à temps et fut fait prisonnier avec le consul de France. Et Gigantes, grec naturalisé anglais, qui travaillait pour l'Observer de Londres, qui eut le pouce emporté par une balle et fut encerclé par le groupe de Coréens et finalement fait prisonnier.

Sans compter les blessés depuis Churchill, touché au cours d'une patrouille, jusqu'à Jean-Marie de Prémonville de l'Agence France-Presse, en passant par une quinzaine d'Américains.

On peut juger qu'ils en ont plus ou moins de mérite, mais ils ne firent tout cela ni pour les Nations Unies, ni pour les pays d'où ils venaient. Ils le firent pour leur métier. Aux assurances sociales, leur dossier est classé sous la rubrique «Accidents du travail».

Bien que la campagne de Corée fût une guerre assez classique, avec un front bien défini, de petits groupes de partisans menaient déjà la guérilla derrière les lignes.

POHANG, 31 AOÛT 1950

Pendant quatre heures nous avons roulé dans un nuage de poussière tellement épais que nous avons dû attacher un mouchoir devant notre bouche. Nous ressemblions aux bandits des films de cow-boys, mais, arrivés sur le front de Yongsan, nous étions enfarinés comme de romantiques pierrots.

Le général ne put s'empêcher de sourire en voyant venir à lui ce groupe de cinq correspondants : Hommer Bigart du New York Times, Jean de Prémonville de l'AFP, Philip Potter du Baltimore Sun, Alex Valentine de Reuter et moi-même.

Sur le chemin du retour, une pluie diluvienne dressa de nouveau son rideau devant nous, et notre chauffeur coréen n'y voyait pas à deux mètres. Nous étions trempés jusqu'aux os et grelottions de froid. Aussi à Myriang, quinze kilomètres plus loin, nous achetâmes trois parapluies coréens en toile cirée jaune. La popula-

tion et les M.P. se frottaient les yeux en voyant passer en trombe, dans la nuit, notre curieux équipage.

Nous avions fait une vingtaine de kilomètres sur la grand-route de Taegu à Fusan et nous n'avions pas rencontré une seule voiture américaine. Nous avions bien traversé quelques hameaux, mais ils étaient déserts. Qui eût songé à mettre son nez dehors par un temps pareil ? La route montait maintenant en lacet au flanc de la montagne ; elle devint si mauvaise que nous crûmes un instant nous être trompés. Il était dix heures du soir. Nous avions à peine franchi un col, le chauffeur Kim venait de «passer en troisième», que la fusillade éclata. Les partisans, à cinquante mètres à peine, tiraient de chaque côté de la route. C'était une embuscade en règle.

Kim avait immédiatement éteint ses phares et stoppé net, ce qui valait mieux que de nous jeter dans le précipice. Mais nous n'avions pas d'armes. Le clapotis de la pluie sur le capot nous sembla tout à coup un vacarme épouvantable qui allait nous trahir. Nous nous attendions à voir les guérilleros sortir de l'ombre et nous attaquer à la grenade. Il fallait sortir de là à tout prix.

Après quelques secondes d'un silence de mort, nous chuchotons tous à Kim, qui ne comprenait, hélas ! que cinq ou six mots d'anglais : «Go, Kim, vite, go, lumière, go». Mais quand on ordonne à Kim d'allumer ses phares, on lui dit «lumière», et quand on veut qu'il les éteigne, on lui dit «lumière» aussi. Kim n'était pas effrayé, mais avait tellement peur de ce qu'il ne fallait pas qu'il en était médusé. Finalement, il se décida à démarrer sans phares et échoua inévitablement dans un fossé, dix mètres plus loin. Nous étions de nouveau immobilisés.

Prémonville, qui est un gaillard de plus d'un mètre quatre-vingt, empoigna le pauvre petit Kim par le collet et le souleva littéralement de son siège, tandis que Valentine s'emparait du volant. Il essaya de démarrer, mais les roues patinèrent désespérément. Prémonville et moi avions sauté de la voiture pour la pousser, quand soudain la jeep fut littéralement arrachée du fossé. Je reçus un choc terrible dans les bras et la jeep, déjà lancée à toute allure, me traînait, mais je ne l'aurais lâchée pour rien au monde. Potter m'accrocha par le fond de mon pantalon et me hissa comme un vieux sac.

À peine avions-nous démarré que Valentine ralluma les phares. La fusillade recommença devant et derrière nous. Juste au moment où il se rassit dans la voiture, Prémonville s'écria : «Ils m'ont eu.» Je crus qu'il était sérieusement touché, mais il ne s'agissait, grâce à Dieu, que d'une blessure qui l'empêcha de s'asseoir pendant quelques jours. Potter s'aperçut alors seulement qu'il avait mal à la jambe et découvrit une balle dans son mollet. Plus tard, nous devions trouver des traces de balles de mitraillette dans la jeep, dont une passa juste entre les têtes de Valentine et de Bigart.

C'était un miracle de s'en tirer à si bon compte. Nous voyant nous arrêter dès les premiers coups de feu et éteindre nos phares, les partisans pensèrent sans

doute qu'ils avaient affaire à des gaillards armés jusqu'aux dents, résolus à faire face. Leur hésitation nous avait sauvés.

Par une course folle dans les virages de cette piste de montagne qui ressemblaient, cette nuit-là, davantage à un torrent qu'à une route carrossable, nous parvîmes dans la vallée à la gare de Wondong, devant laquelle se tenait un G.I., le doigt sur la détente de son fusil. Il appartenait au poste chargé de surveiller la voie ferrée.

Le capitaine qui commandait ce poste nous déclara que les incidents de ce genre étaient fréquents. La veille, quatre Sud-Coréens avaient été tués dans une embuscade, tout près de là. «Ces gens appartiennent à une vieille secte religieuse de montagnards qui vivent dans le massif surplombant le Naktong et où les Japonais eux-mêmes n'osèrent jamais s'aventurer, nous dit-il. Les communistes font appel à eux, leur distribuent des armes et ils font maintenant des descentes sur la route».

Le sergent qui l'assistait me prit dans un coin pour me glisser à l'oreille : «Ce sont des histoires de bonnes femmes. Pour moi, ces partisans sont des soldats nord-coréens».

Que pensait le peuple coréen ballotté par cette guerre ? Un secret que tous les correspondants en Asie ont cherché à déchiffrer, derrière «l'énigmatique sourire oriental».

PUSAN, 7 SEPTEMBRE 1950

Kim a vingt ans mais il en paraît seize. Vêtu d'un pantalon et d'un tricot de corps blancs, il regardait passer les convois militaires américains dans un faubourg misérable de Taejon. Le jour de notre arrivée, nous l'avions remarqué à plusieurs reprises car, seul au milieu de la foule qui détournait la tête sur notre passage à cause de la poussière, il continuait à nous fixer en plissant ses yeux bridés de mongol et en souriant de toutes ses dents blanches.

Le lendemain, Kim devenait l'honorable boy des correspondants de presse et lavait nos chaussettes avec une compétence remarquable. Toutefois, je m'en aperçus par la suite, ce n'était pas aux Américains que Kim souriait. Il souriait aux autos, aux camions, aux fusils et aux canons.

Son père était fermier, mais pas comme les autres. «Il était number one pour les tomates», m'expliqua Kim ; d'où j'en conclus qu'il devait être jardinier. Il y a longtemps, il habitait l'île de Kyushyu au Japon (il y a près d'un million de Coréens au Japon) et il avait un bon «job». Kim alla à l'école japonaise pendant cinq ans, mais la guerre survint et pour des raisons mystérieuses, toute la famille dut rentrer en Corée.

Je donnais quelques pourboires à Kim et le soir, en rentrant au front, je bavardais avec lui sous le porche de notre baraque de bois. La fraîcheur de la nuit et le coassement des grenouilles dans les rizières me repo-

saient de la chaleur torride de la journée, et la poésie naïve des discours de Kim me faisait oublier les horreurs de la guerre. Quant à moi, je lui parlais des Champs-Élysées, des Parisiennes, de la place de la Concorde et des bons vins.

Kim m'apporta, un matin, une petite carte du monde et me demanda de lui montrer où se trouvait la France. «Combien coûte le billet en bateau», demandait-il. Six cents dollars, lui dis-je au hasard. «Je n'aurai jamais autant d'argent», dit-il avec rage et il déchira la carte sous mes yeux.

Un jour, il nous fallut quitter Taejon car les Nord-Coréens arrivaient. Depuis quarante-huit heures Kim sentait le danger et chaque fois que nous sortions il se précipitait dans notre dortoir, pour voir si nos équipements étaient encore là. Quand nous dûmes évacuer Taejon, il ne souriait plus. «Ça va mal?» demandait-il à tout le monde. «Non, non, lui répondait-on, nous reviendrons bientôt». Il me prit alors dans un coin : «Toi ami number one, me dit-il, ça va mal, hein?». Je lui donnai quelque argent sans répondre et lui dis de filer vers le sud. C'était l'époque où seulement deux régiments américains se faisaient bousculer sur les routes de Corée, et nous ne savions absolument pas quel serait notre propre sort...

Trois jours plus tard nous nous installions dans une école de Taegu, nouvelle capitale, à cent vingt kilomètres plus au sud, quand je vis apparaître Kim dans l'embrasure de la porte. Il ne dit même pas bonjour et ne fit aucune allusion à ce qu'avait pu être son drame. «Avez-vous du linge à laver ? Voulez-vous de l'eau chaude pour faire du café?» demanda-t-il simplement sur le ton le plus naturel et avec un sourire retrouvé. Il était parti sur les routes et avec un instinct de chien de berger nous avait retrouvés.

Mais ça va de plus en plus mal et je vois bien qu'il se passe des tas de choses dans l'esprit éveillé de Kim. Je l'ai surpris hier, couché à plat ventre au milieu de notre dortoir, déguisé avec un uniforme qu'il avait emprunté à notre garde-robe, portant un casque et tenant un manche à balai en guise fusil. Il jouait à la guerre.

—Tu veux donc te battre, lui demandais-je.

—Oui, Kim veut aussi faire la guerre, me répondit-il pénaud.

—Grand-Dieu, pourquoi ? insistai-je.

—Veux être soldat, dit-il, aller loin, très loin, Toi, tu retourneras en France où il y a des jolies femmes et des bons sakés (vin de riz). Moi aussi, je veux aller loin, très loin, en jeep.

Je fus frappé par son air décidé et révolté et je réalisai soudain que rien n'empêcherait plus Kim de sortir de son destin d'esclave. Ailleurs, j'avais déjà vu ces éclairs de feu qui apparaissent soudain dans les yeux des peuples opprimés.

Pour un uniforme, une solde et un peu de puissance, Kim serait entré dans la police totalitaire de Syngman Rhee. La guerre allait changer son destin puisque les

de nouvelles puissances
produites dans un suc-
cès remarquable. Elles
ont, entre autres, un
précédent à cet égard
dans le monde, et
des succès énormes.
Elles ont, en fait, un
compromis, selon de
très difficiles à réaliser.

de sécurité a été
révisé. Elles ont
été, en fait, un
précédent à cet égard
dans le monde, et
des succès énormes.
Elles ont, en fait, un
compromis, selon de
très difficiles à réaliser.

de sécurité a été
révisé. Elles ont
été, en fait, un
précédent à cet égard
dans le monde, et
des succès énormes.
Elles ont, en fait, un
compromis, selon de
très difficiles à réaliser.

de sécurité a été
révisé. Elles ont
été, en fait, un
précédent à cet égard
dans le monde, et
des succès énormes.
Elles ont, en fait, un
compromis, selon de
très difficiles à réaliser.

H. M.

servé Alphonse de France

Le 21 août, le
ministre de l'Intérieur
a nommé M. Alphonse
de France, ancien
ministre de l'Intérieur,
à la tête du service
des renseignements
généralistes.

colonne de participer, effective-
ment à la sécurité collective sous
l'égide de l'O.N.U. D'autres uni-
tés sont en voie de formation
dans une dizaine de pays. Ainsi
se constitue la première force
immédiate de l'histoire. Elle nous

Apouton que le bataillon fran-
çais de Corée sera composé de mil-
lions de soldats. Le ministère
de la Défense nationale dispose
d'un nombre de demandes de
colonisation.

On va importer
de Hollande
2.000 tonnes de beurre
(Lire, en p. 2, notre information)

LA VIE, LES AVENTURES ET LES ÉPREUVES des correspondants de guerre en Corée

Corée, août 1950.

par Henri de TURENNE

Solus, poilueux, vêtus d'un
manteau de pousière, une cin-
quantaine d'individus hâlés et
hâlés hantent les routes de
Corée, l'appareil photo en han-
dise et le couteau à la main.
Habillés d'une sautoire verte de
l'armée américaine, ils attendent
pendant des heures, assis sur le
bord du chemin et entourés de la
mélangeuse odeur du village voisin,
qu'un camion ou une jeep
vaille bien les emporter vers le
front ou vers le téléphone le plus
proche. Ils couchent au hasard
dans l'herbe, au répit sur le plan-
cher grating des piques d'une
école de village, font la queue, la
gamelle à la main, autour des
restaurants et se font accuser pen-
dant des kilomètres sur des calé-

ses de munitions ou sur des piles
de faulx. Mourus, rompus, il
leur faut au retour écrire en
sûr un article lucide, puis at-
tendre jusqu'à trois heures du
matin leur tour au téléphone.
Après s'être jetés sur un lit de
camp, qui disparaît dans un
nuage de poudre D.D.T., ils re-



Henri de Turenne.

partent le lendemain matin tenter
l'aventure sur le bord de la
route.

Le 2 juillet, à New-Delhi, où
nous faisons école, un gentle-
man, dont aucun camouflage n'eût
pu dissimuler la citoyenneté bri-
tannique, prit place à bord de
l'avion de la Panamérican qui
nous emportait vers Tokyo. Il
avait à la main une de ces man-
suettes machines à écrire suisses qui
sont devenues la marque distinc-
tive des correspondants de guerre.
A Bangkok, à Hong-Kong, tout le
long du chemin, de nouveaux
journalistes se joignirent à nous
dans cette migration vers la
Corée où la guerre venait d'écla-
ter. Dans tous les coins du
monde, ils avaient reçu de leur
directeur le même câble, laconi-
que, rédigé dans le jargon télé-
graphique du journalisme :
« Avionnez urgemment Corée ».

Nous partîmes sept mais, par un
prompt renfort, nous étions deux
cent soixante et onze en arrivant
au port : 156 correspondants amé-
ricains, 28 anglais, 15 australiens,
13 français, 5 canadiens, et les
représentants des journaux de
quatorze autres pays. Au camp de

près de Tokio, amoncelés pour les
souffrances - dix - sept journalistes
normalement accrédités au Japon,
des Coréens avaient été installés
dans la salle à manger, dans la
bibliothèque et même dans les
cuisines. Certains commençaient
déjà à se plaindre du manque de
confort. C'étaient généralement
ceux qui n'allaient pas plus loin
car, sur les 271 envoyés spéciaux
qui se trouvaient au Japon, une
centaine seulement devaient se
rendre en Corée. Les autres affir-
maient qu'« un certain recul
était indispensable pour avoir une
juste appréciation d'ensemble de
la situation ».

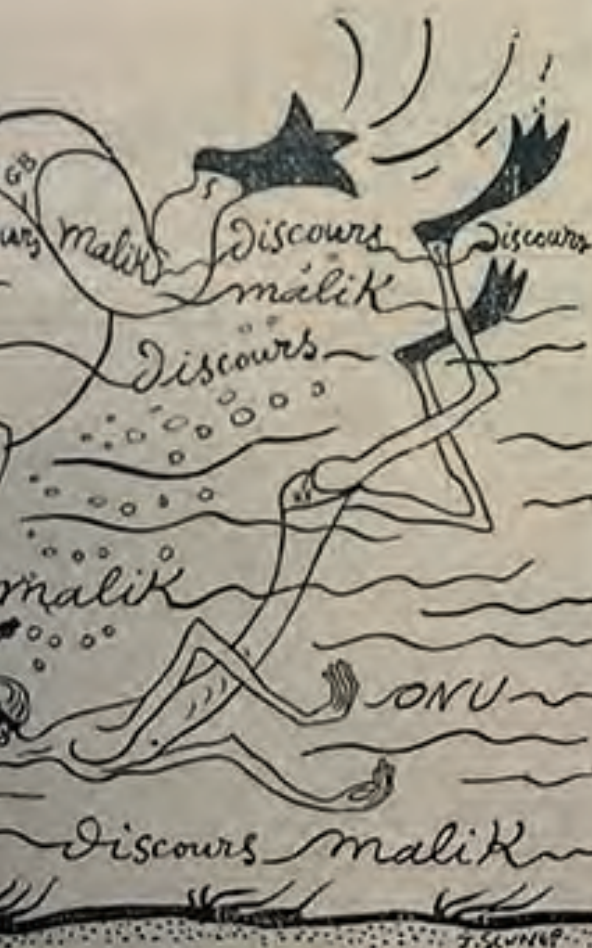
Au-delà de whistres glorieux, les
commentaires stratégiques allaient
bon train.

Le courrier du quartier général,
bloqué depuis deux jours par les
typhons, décollait à 4 heures du
matin, de la base de Haneda, em-
portant une dizaine de correspon-
dants. L'avion se cabrait sous les
coups du vent, tombait dans les
trous d'air et vivrait dans les
tourbillons. A l'approche de la
côte coréenne, il faisait grand
jour et le pilote descendit au ras
des flots pour éviter une attaque
improbable, mais toujours pos-
sible des yaks. Très encourageant, il
nous avait déclaré au départ, en
nous expliquant le manquement du
parachute. « Si nous rencontrons
un yak, ce pauvre bougre sera
transformé en poulet froid en
moins de trente secondes... ».

Se faufilant entre les monta-
gnes, le long de petites vallées,
l'avion, qui volait à moins de cent
mètres au-dessus de la route,
continuait d'être balotté par les
courants d'air, mais la paroi
d'une colline, sautait par-dessous
le sommet d'une autre pour re-
joindre au ras des rivières vertes
sur lesquelles se détachaient les
paysans coréens comme des cham-
pignons blancs.

Henri de Turenne,
(Extrait spécial de L'A.F.P.,
sur le front de Corée.)

(Suite page 7, col. 1, 2, 3 et 4)



ELOQUENCE...

dans l

Un marathon de la nage
L'Egyptien Abd-el-Rehim
traverse la Manche
en 11 heures
Le Français Le Morvan
arrive second

(Voyez l'information en rubrique
sportive.)

Nord-Coréens, étant les plus forts, lui offriraient l'aventure.

— Écoute bien, Kim, lui dis-je. Moi, je suis ton ami number one. Tu peux tout me dire. Si les communistes viennent ici, tu seras soldat avec eux ?

J'en étais sûr, il y avait déjà longuement songé. Il ne me répondit pas, mais il hocha la tête lentement, les yeux perdus dans le vague de son rêve...

En septembre 1951, les Américains sont pratiquement chassés de la Corée du Sud. Le général MacArthur va rétablir la situation par un débarquement spectaculaire à Inchon, le port de Séoul.

EN RADE D'INCHON, 15 SEPTEMBRE 1951

Jusque-là la traversée avec notre convoi de quatre transports de troupe et deux corvettes néo-zélandaises avait ressemblé à une croisière d'été dans les mers de Chine. Elle avait bien pris un caractère un peu martial quand nous avions rejoint un autre convoi de quatorze autres transports de troupes, mais nous étions loin de nous imaginer le spectacle invraisemblable qui nous attendait.

Les mots manquent vraiment pour décrire la beauté majestueuse et l'horreur brutale à la fois de ce débarquement. À cinq heures du matin, dans la magnifique baie de l'Impératrice entourée d'une couronne de petites îles violettes, sur le fond rose de l'aube naissante, la marine américaine étalait sa puissance comme pour venger l'humiliation des fantassins. Dans un cercle de vingt kilomètres, plus de deux cents bateaux évoluaient lentement. Une trentaine de LST avançaient en file indienne dans la brume matinale, transportant sur leur dos des tanks ressemblant à de gros hannetons ou des hélicoptères ressemblant à des libellules. Ils passaient à droite d'une petite île tandis que nos quatorze transports, deux par deux, la contournaient sur la gauche pour déboucher dans ce cirque où la mer était d'un calme plat et où les navires glissaient comme les pièces d'un échiquier. Une vingtaine d'autres transports étaient déjà là et quatre croiseurs, dont la silhouette élégante se découpait en ombre chinoise, s'étaient postés aux quatre coins comme des tours. Les torpilleurs couraient comme des fous d'un point à un autre, tandis qu'un petit remorqueur tirait lentement un train de radeaux chargés de munitions et d'essence. Des dragueurs de mines, des frégates, des chasseurs de sous-marins dansaient une ronde autour de nous. Tout le monde jeta enfin l'ancre.

Mais ceci n'était rien. Chacun de ces bateaux mit à flot des péniches de débarquement, des vedettes, des bateaux de sauvetage, des canots automobiles, que sais-je encore ? Si bien qu'en un instant la mer était aussi encombrée que la Marne à Joinville par un beau dimanche d'été. Notre seul transport possédait vingt-six embarcations... Il serait trop long de décrire la perfection de l'organisation américaine qui avait doté chacune de ces em-

barcations d'un radio-téléphone par exemple. Tout ce remue-ménage donnait l'impression d'une extrême confusion mais, en fait, chacun avait son rôle tracé dans un rapport détaillé de quatre cents pages qui avait prévu le moindre détail. Il faut dire qu'aucun avion ni aucun sous-marin ennemi n'étaient venus troubler cette « fête », de telle sorte qu'on aurait pu se croire au cinéma ou en train de lire un article d'anticipation dans une revue technique américaine.

Sans crier gare, la guerre tomba comme la foudre au milieu de ce spectacle dont le matin le calme de Corée mettait encore la majesté en relief. Les avions, qui avaient décollé de sept porte-avions ancrés à soixante kilomètres de là, s'acharnèrent comme des moustiques sur la petite île de Wolmi, dont les « marines » devaient s'emparer. Tous les canons des bâtiments de guerre se mirent à déverser des tonnes d'acier sur ce petit bout de terre d'un kilomètre carré. « Nous appelons cela ramollir le terrain », déclara un officier d'état-major très satisfait.

À six heures trente, les péniches de débarquement rabattaient leur plaque avant sur la plage boueuse de l'île et déversaient un bataillon de « marines » un peu étonnés qu'on ne leur tire pas dessus. En moins de dix minutes, neuf tanks-dozer pétaradaient dans les fourrés en trébuchant comme de gros insectes dans les trous d'obus. En une demi-heure, les « marines » avaient enlevé le sommet de l'île et le colonel commandant le bataillon y plantait un drapeau américain.

Le général MacArthur, apercevant cela à la jumelle du haut de la dunette de son bateau, dégringolait l'escalier et, suivi par une nuée de photographes, montait dans une jolie barque aux coussins blancs pour « aller jeter un coup d'œil », mais les photographes en furent pour leurs frais. MacArthur ne débarqua pas car les « marines » étaient en train de « nettoyer l'île ». Si une quarantaine de Nord-Coréens hagards s'étaient rendus — fait sans précédent dans les annales de la guerre de Corée — certains autres continuaient à résister dans de profondes tranchées.

Pour leur travail de « nettoyage » les Américains se servaient de l'instrument le plus hideux et le plus efficace de l'armée américaine, le tank-dozer. « C'est merveilleux, m'avait dit une fois un officier, ça sert à tout. On peut aussi bien construire un aéroport, aplanir une colline ou sarcler un jardin avec cet engin ». Je compris ce jour-là ce qu'il voulait dire. L'énorme lame retournait les sacs de sable, comblait les tranchées, déchiquetait les corps, broyait les mitrailleuses. Derrière eux, les « marines » marchaient courbés pour ramasser les Coréens qui fuyaient en hurlant devant le monstre plus terrifiant que leurs dragons de légende... Après que les obus eurent labouré la terre, les bulldozers la nivelèrent à nouveau et tout rentra dans un ordre impitoyable.

Les « marines » n'avaient que dix-huit blessés. Six ans auparavant, jour pour jour, ils avaient eu six mille tués en débarquant à Pelelieu dans le Pacifique.

Une fois l'île de Wolmi prise, il fallait attendre la

marée du soir avant de lancer la deuxième vague d'assaut contre la terre ferme et le port d'Inchon. «C'est comme entrer dans la cage aux lions» me dit un jeune «marine» un peu ému. «À cause des bancs de boue nous avons seulement une heure pour débarquer. Une fois à terre nous ne pourrions plus revenir car l'eau se retire derrière nous, nous laissant seuls en face des mitrailleuses ennemies jusqu'au matin».

AUX PORTES DE SÉOUL, 20 SEPTEMBRE 1950

Jusque-là, les «marines» avaient brûlé les étapes et se trouvaient aux portes de Séoul dans laquelle ils pensaient entrer le lendemain matin. Pour pouvoir partir avec eux dès l'aube, Philippe Daudy et moi décidâmes de coucher au PC du régiment. Nous avons traversé le fleuve avec un convoi de «canards» et descendu avec eux la riche vallée du Han, couverte de rizières jaunissantes et coupée de petits coteaux dont la terre rouge tranchait sur le vert sombre des pins maritimes. La région de Séoul offrait un spectacle bien différent de celui de la Corée du Sud auquel nous étions habitués. L'air y était frais et pur, les villages coquets et les habitants souriants. Les jours étaient plus courts et les nuits déjà glaciales.

Le PC du régiment était installé dans un de ces petits villages en face d'une vilaine gare de triage dont les bâtiments étaient en ruines et où une centaine de wagons calcinés gisaient sur le côté.

Dans la nuit, les «marines» s'agitaient autour de la petite maison, où, à la lumière d'une lampe à pétrole, l'état-major faisait les derniers préparatifs pour le lendemain. Dans le jardin chacun creusait son trou, qui dans un carré de radis, qui dans un carré de choux. Les moteurs des jeeps-radios ronronnaient et le nasillement des haut-parleurs apportait des nouvelles de ceux qui, à mille mètres, montaient la garde sur le front.

Le froid était glacial et personne n'avait de vêtements d'hiver. Le matin même le colonel avait demandé à l'intendance des tricots, des munitions et du ravitaillement. Les tricots avaient une priorité absolue, même sur les munitions.

Nous avons essayé de nous installer dans un petit coin de la maison mais le capitaine nous avait mis à la porte en nous donnant une couverture et une pelle et en nous disant : «Allez-vous creuser un trou dehors. D'après nos renseignements les Coréens ont encore quelque artillerie dont ils vont se servir pour la dernière défense de Séoul».

Nous sortîmes dans le jardin et commençâmes à creuser à tâtons une tranchée pour deux. La terre était lourde et grasse. Nous trouvâmes d'abord des radis, puis de l'humus dégageant une forte odeur de fumier. Quatre explosions rapprochées — des arrivées — accélérèrent notre rythme. Nous devions creuser jusqu'à ce que la terre ait enfin une odeur de terre. Pendant ce temps les obus se faisaient plus nombreux. Grâce à Dieu, nous

étions dans un petit vallon bien protégé, de sorte qu'ils s'écrasaient soit sur la colline qui se trouvait devant nous, soit sur celle qui se trouvait derrière.

Une demi-heure après nous être installés dans notre trou, nous étions transis de froid et, enroulés dans notre unique couverture, nous étions collés l'un à l'autre cherchant désespérément à conserver le peu de chaleur de nos corps frissonnants. Les obus sifflaient dans toutes les directions et nous ne pouvions plus distinguer les départs des arrivées. Leurs trajectoires se croisaient dans le ciel étoilé, à tel point que nous nous demandions comment ils ne se rencontraient pas.

Pourtant nous finîmes par nous assoupir, ne sachant pas bien si nous étions engourdis par le froid ou abrutis de sommeil. Une explosion brutale — très près cette fois — nous réveilla en sursaut et nous nous retrouvâmes chacun le nez collé dans la terre. L'obus était tombé juste sur le coin du PC, blessant dans le dos le commandant en second du régiment, sectionnant les deux jambes d'un major et blessant également un lieutenant et deux sentinelles. Un éclat avait rasé le nez du colonel lui-même, faisant une toute petite coupure très propre. Enfin, la jeep qui se trouvait entre le PC et notre tranchée était toute cabossée. Nous avions creusé notre trou là en pensant qu'elle nous protégerait contre le vent du nord...

Saint-Exupéry avait raison de dire que la guerre moderne n'est pas une aventure. La seule aventure du soldat, d'un côté comme de l'autre, ce jour-là, c'était la couleur du ciel étoilé d'où descendait un froid de glace, l'odeur de la terre qu'il fouillait pour se terrer et la découverte des liens fondamentaux qui l'unissaient aux autres hommes.

Cet obus avait surgi au milieu de nous comme objet étranger, morceau d'acier sans visage et sans nom. Nous ne pouvions même pas imaginer le visage du canonnier qui nous avait envoyé ce message anonyme de haine.

Au matin, un camion apporta des tricots. Les obus continuaient de pleuvoir mais le seul problème qui fût à notre mesure était résolu. Pour le reste il fallait s'en remettre au hasard.

Extrait de *Retour de Corée*

Récits de quatre correspondants de guerre français sur le front de Corée (par J.-M. de Prémonville, P. Daudy, S. Bromberger, H. de Turenne)
Julliard, 1951



ASTÉRISQUE⁵⁰
La Lettre de la Scam*

Tiré à part

Henri de Turenne, gentleman reporter

PAR ANNE CHAON, JOURNALISTE



photo Matthieu Raffard

Plus les hommes sont grands plus ils se font petits. Du haut de son presque siècle dont il a raconté à la plume, puis à l'écran, nombre des turpitudes, Henri de Turenne prétendrait-il à l'effacement ? « Ne parlez pas trop de moi ». Un film, justifie-t-il, est une œuvre collective. Et son œuvre, justement, relève du genre : grâce à lui, enfin à « eux », sa bande, son équipe, *Les Grandes Batailles* et le fracas du monde ont fait irruption dans les foyers des Français, nouveaux téléspectateurs passionnés auxquels on apporta ainsi l'histoire sur un plateau. D'une voix douce et précise, il revendique pour cette famille-là d'avoir lancé un modèle, créé une école : « On a lancé l'École Pathé », fondée sur les actualités filmées pour le grand écran à des fins de propagande et revisitées avec l'aide d'historiens enthousiastes pour expliquer leur passé aux Français. Issu d'une longue et illustre lignée de militaires, fils d'un pilote héros de guerre dont il garde sur un coin d'étagère, entre deux pavés – *Paris 1968* et *Alger 1960* – la photo à trente ans éditée en carte postale dans la série *Les As*, Henri de Turenne fut le premier à rompre la tradition. « Mon père a fait les deux guerres, moi je suis arrivé trop tard ». Il s'est engagé, jeune homme, mais c'est Hitler qui est arrivé trop vite sourit-il. .../...

Ses premières armes, à défaut de les prendre, il les fait en Asie. L'Agence France-Presse, qui l'a déjà posté à Berlin et Washington au sortir du conflit, l'envoie en Corée où l'attaque surprise du nord dérouta l'armée américaine. À tombeau ouvert sous la pluie battante, il roule vers un front qu'il rencontre quand les premières balles ricochent sur la carrosserie de la jeep et qu'à bord, un camarade s'écrie «Mince! Ils m'ont eu!» La Corée lui vaut le Prix Albert Londres en 1951. Sur le terrain, l'AFP l'a «loué» au Figaro et c'est un reportage pour le quotidien qui est distingué. La Corée se révèle alors particulièrement meurtrière pour la presse: en trois mois, une vingtaine de journalistes sont tués, de nombreux blessés et quatre faits prisonniers. «Aujourd'hui, les pauvres, on les kidnappe» nuance-t-il. Manière de glisser que ses bons souvenirs de reportage, comme d'autres en ont de garnison, il n'est pas sûr que ça intéresse encore. Pourtant, au jury du Prix Albert Londres où il siège toujours, «quand Henri de Turenne parle, tout le monde se tait» confie un juré avec respect et tendresse. Après dix ans à l'AFP il rejoint *France-Soir*; le quotidien des Seigneurs sous la férule de Pierre Lazareff qui l'envoie un beau jour au Festival de Cannes pour le changer des grandes conférences diplomatiques. «Il adorait ça, nous changer d'univers». Le correspondant diplomatique lâche la moquette des ambassades pour le tapis rouge de la Croisette et s'amuse, confie-t-il à France Roche qui l'interviewe avec gourmandise pour les actualités télévisées, de voir «les gens de cinéma parler de choses futiles en se donnant du mal pour avoir l'air sérieux». Tout le contraire des ministres, note-t-il. Même s'il convient que «les uns et les autres adorent la publicité et être pris en photo!».

Quel bon client: France Roche est aux anges. Justement, le jeune et beau reporter s'intéresse de plus en plus à la télévision. Le petit écran est encore moqué, décrié parmi les intellectuels? Lui y voit déjà le média de demain et mesure la menace pour l'info de papier: la fin est proche, pressent-il. Bientôt, les envoyés spéciaux sur un grand événement se feront doubler par ceux restés au bureau, face au poste. Très vite Lazareff a d'ailleurs saisi l'occasion au vol et les reporters parisiens crachent la copie de la première édition sans attendre celle du terrain. Redoutable efficacité. Mortelle concurrence.

Lui-même après dix années abandonne *France-Soir* en 1964 et quitte la plume pour l'image. «Ce journal a été tué par la télévision» estime-t-il. À l'époque, il annonce sa décision au retour d'un voyage à Djibouti avec le général de Gaulle; des troubles ont éclaté, des coups de feu au passage du cortège, l'envoyé spécial se démène pour trouver un téléphone, croise un jaguar (domestiqué heureusement! Mais encore fallait-il le savoir pour ne rien craindre) et finit par joindre son journal. Au bout de la ligne, le secrétaire de rédaction décroche et assène: «Fais court, demain y a tiercé». Les choses ne se sont peut-être pas passées de manière aussi abrupte, mais qu'importe puisque c'est le souvenir qu'il en garde. Celui d'une lassitude, au fond. Bientôt vingt ans alors qu'il court la planète pour passer ses papiers. Il finira même, plus tard, par lâcher *L'Express* (il en fut le directeur adjoint de la rédaction de 1970 à 1975).

«J'ai écrit à la seconde pour l'AFP, à la journée pour France Soir et à la semaine pour *L'Express*... En vieillissant, j'écrivais de moins en moins vite!» glisse-t-il avec malice.

La vie, la sienne, se recentre sur le petit écran: quelques reportages pour *Cinq Colonnes à la Une*, le premier magazine d'info télévisé. Puis lance le sien, avec Philippe Labro et Georges Benamou: au générique de *Caméra 3*, le trio cite Albert Camus pour qui «le journaliste est l'historien de l'immédiat». Mais ce qu'il veut c'est un créneau à lui. «J'ai choisi l'histoire parce que tous les autres étaient occupés» rit-il. La série des *Grandes Batailles* pour le coup, il en revendique le concept, en commençant par *la Deuxième Guerre mondiale*, «la plus fraîche» pour laquelle les belligérants ont laissé quantité de documents, de films de propagande, donc fouiller les archives, des milliers d'heures, et tailler ensuite un commentaire sur mesure, pas trop bavard, «écrit en salle de montage», il y insiste.

Pour le reste, c'est un travail d'équipe: avec Jean-Louis Guillaud, directeur de l'information sur la première chaîne qui a soutenu le projet et apportait son expertise de la guerre pour avoir fait l'école militaire. Et Daniel Costelle, le «chef d'orchestre» avec lequel il arrêtaient le plan de travail. «En fiction on parlait de l'école des Buttes Chaumont, mais nous trois, nous avons créé l'école Pathé des films historiques». D'ailleurs Costelle continue, il a encore signé l'an dernier la fameuse série de documentaires *Apocalypse — La Première guerre mondiale*, sans ses comparses cette fois.

Mais celles à qui Henri de Turenne entend rendre un hommage appuyé et vibrant, ce sont les documentalistes: «On en avait de fantastiques» se souvient-il: elles ont même décroché un scoop mondial en retrouvant le pilote américain qui avait lâché sa bombe sur Hiroshima. «Comment? Tout simplement en appelant le Pentagone à Washington, où on leur a donné le numéro de téléphone du général Tibbets, désormais à la retraite à Miami. Les filles ont appelé et sont tombées sur une dame qui avait un drôle d'accent — et pour cause: la femme de Tibbets était française!». L'histoire l'illumine encore.

Pendant vingt-cinq ans, le colonel, devenu général, avait refusé toute interview et les journaux s'en donnaient à cœur joie pour raconter qu'il était devenu fou, ou moine, ou qu'il vivait fou reclus dans un monastère... «Rien du tout! Il était juste chez lui et ne voulait pas parler». Mais cet appel venu de Paris tombé dans l'oreille de son épouse française, ça changeait tout. Dans cette bande de pétroleuses de l'archive, dont la carrière fut lancée par l'aventure, Henri de Turenne cite les noms de Fabienne Servan-Schreiber et de Dominique Deviosse, toutes deux devenues productrices. «On les a mises sur orbite. Car chacun jouait un rôle très important et les filles savaient précisément ce qu'elles devaient chercher». Elles épluchent les archives françaises, nombreuses, américaines — essentielles pour la Guerre du Pacifique —, russes et allemandes. Elles sont généralement bien reçues.

«Les Allemands étaient obsédés par la propagande — n'oubliez pas que Goebbels en était le ministre. Ils avaient des cameramen dans tous les bataillons, comme les Américains d'ailleurs. Ils ont énormément filmé et comme leurs archives ont été récupérées par Pathé comme prise de guerre, elles étaient gratuites!». L'épisode consacré à Stalingrad, parmi les plus spectaculaires, montre notamment un pilote allemand au moment où il s'apprête à bombarder. La caméra est embarquée à ses pieds dans la cabine du stuka au moment où celui-ci bascule vers l'avant et plonge en piqué pour

l'attaque. Le visage du pilote est contracté, tendu à l'extrême, étiré presque par la vitesse, le bruit infernal. Terrifiant. Les guerres ont fait avancer le cinéma, comme toutes les autres technologies.

Les reportages des *Grandes Batailles*, eux, se tournent en 35 mm, avec des équipes de huit à dix personnes en comptant le chauffeur, l'électricien... Quand on part aujourd'hui à trois au

mieux. Contrairement aux Anglais ou aux Américains qui font avancer le récit et le contexte au travers d'interviews parfois un peu longues, Henri de Turenne décide très vite de prendre en main la narration des événements par un commentaire rapide et précis. Avant *Les Grandes Batailles* (1967-1975), Frédéric Rossif avait déjà réalisé quelques documentaires historiques, dont un *Stalingrad* : mais lui aussi avait choisi de faire parler longuement Khrouchtchev.

« Nous les interviews, on les garde pour la dimension humaine, le type qui raconte comme il avait froid, ou peur. Et cette idée-là, je la revendique ». D'ailleurs, très vite, même les historiens ont cédé la place aux amateurs éclairés devant la caméra. « On a découvert des amateurs passionnés, des fous qui

vous emportent, un dentiste de Versailles qui connaît dans le détail les batailles napoléoniennes, un médecin de Poitiers incollable sur la bataille de Poitiers ».

Au total, après *La Deuxième Guerre mondiale* et *Les Grandes Batailles* (treize films de 90 minutes), trois fois primées, l'équipe revisite vingt-sept *Grandes batailles du passé*. Puis Henri de Turenne se lance en coproduction avec Channel Four et une chaîne de Boston dans un *Vietnam* (six docs de 60 minutes, de l'Indochine à la chute de Saigon) qui lui vaut un Emmy Awards.

« Pour moi, la télévision, c'était atteindre le plus grand nombre. Mieux informer les gens pour les rendre plus tolérants. On se sentait vraiment une vocation, un peu comme des profs », se souvient-il. Et pourtant le camp d'en face est sans nuance : on lui refuse des interviews. Entré à la Société des Gens de Lettres (précurseur de la Scam) et toléré au nom de son glorieux passé de journaliste-texte, il y essuie les sarcasmes de son voisin, un directeur de musée, qui lui tourne le dos et ouvre ostensiblement son journal quand Henri prend la parole, et grommelle : « On va encore parler fric » — en faisant claquer le « k » de la fin... « La télé c'était le diable, moi j'étais fréquentable parce que j'avais commencé par le texte, l'écrit. Sinon c'était la haine, beaucoup la trouvaient

vulgaire ». Alors qu'il s'étonne un jour de découvrir, chez un éminent professeur, une télévision, ce dernier lui explique qu'il aime beaucoup la regarder. « Mais je ferme les yeux, car l'image me gêne pour écouter ».

Sur ses étagères chargées, les trophées trônent entre les livres, les pavés déjà mentionnés comme une collection tout juste ébauchée, et la carte postale qu'il commente en disant « mon papa ». Emmy Award, Sept d'Or, Victoire, Fipa d'Honneur pour l'ensemble de son œuvre... Tout ce que la planète télé peut décerner à ses enfants méritants — et gâtés. « Notre réussite, analyse Henri de Turenne en les contemplant, tient au mariage entre l'image et le commentaire : j'écrivais tous mes commentaires à la table de montage et quand j'avais quelque chose d'important à dire, je demandais à la monteuse : mets la mer ou la forêt, qu'on ne soit pas distrait. À l'inverse il fallait savoir laisser parler l'image : quand elle était forte je me taisais ». Un jour, les éditeurs des films ont voulu publier les textes raconte-t-il : déception ! « Ils les ont trouvés très courts. Et surtout, l'un sans l'autre (le texte sans l'image) ça ne marche plus ».

« Et puis l'esprit d'équipe ». Il y revient une fois encore, moque l'Ego des réalisateurs, la Nouvelle Vague qui « a inventé le cinéma d'auteur » accuse-t-il. « Que vaut le film si le son est raté, si l'image est floue, ou la musique mauvaise ? Chacun apporte quelque chose : un jour un monteur est sorti de sa cabine pour nous faire remarquer une erreur de date. Moi j'aime travailler en équipe, même mes scénarios je les ai écrits à deux. » Dans cette traversée de l'histoire et du journalisme, Henri de Turenne se réjouit d'avoir su utiliser « les trois médias : l'écrit, l'image et la fiction » pour raconter son siècle. C'est lui, adoubé par la fille d'Albert Londres, Florise, pour siéger au jury qui sacre chaque année un reporter francophone, qui fait entrer le reportage télé au palmarès : il se bat pour, alors que d'éminents confrères de la presse écrite menacent de démissionner. Le Prix audiovisuel est enfin attribué pour la première fois en 1985, Henri Amoureux préside le Prix depuis un an, les reporters d'images accèdent à la reconnaissance de leurs pairs, tous médias confondus. Plus personne n'y reviendra. « Je plaçais même pour l'instauration d'un Prix photo à l'image du Pulitzer » se souvient-il.

« Mais finalement, j'ai la nostalgie de l'écriture, de la nuance. Pour ça, la fiction c'est merveilleux : on raconte l'histoire à l'échelle humaine, à travers les personnages, telle qu'ils la vivent ». Pour cette raison, *Les Alsaciens* ou *les deux Mathilde*, une série de quatre films réalisés pour Arte, reste chère à son cœur, son enfant préféré. Le destin contrarié, souvent violent de quatre générations d'Alsaciens entre 1870 et 1953, ballottés par l'histoire dont certains finirent expédiés par les Allemands sur le front russe.

Henri de Turenne assure qu'il n'écrit jamais ses mémoires, qu'il n'a jamais pris une note de sa vie et balaie cette marotte à laquelle on s'adonne « pour ne pas mourir ». En revanche, il émet un regret : de n'avoir pas réalisé une série consacrée au vêtement, à travers le temps et les cultures, pour laquelle il aurait volontiers consulté Claude Lévi-Strauss. *